

Notes et nouvelles

de la part

du prof. D^r Albert Schweitzer

Lambaréné

(s. Ogooué, Gabon français).



Strasbourg
Imprimerie M. DuMont Schauberg
1913.

490p

RTp

Bibliothèque Maison de l'Orient



130018

Bibliothèque
SALOMON REINACH

L'arrivée.

Lambaréné, Avril 1913.

Enfin „l'Alembé“, le vapeur fluvial qui remonte l'Ogooué de Cap Lopez à N'Djolé, eut terminé de prendre sa cargaison et les passagers arrivés par „l'Europe“ furent invités à s'y rendre. On y attacha les pirogues des indigènes qui étaient descendus avec des radeaux. „Négisa! Négisa!“ (Vite! Vite!) Le capitaine ne cessait de répéter ce cri, car il voulait profiter de la marée haute pour franchir la barre. A neuf heures, le bateau se mit en marche, abandonnant à leur sort quelques passagers qui s'étaient attardés à terre pour aller chercher les permis d'introduction d'armes à feu. Ils nous rejoignirent le soir dans un petit bateau moteur.

De l'eau et la forêt vierge! Nous avons l'impression de rêver. Des paysages antédiluviens, tels que nous les avons vus peints d'après la fantaisie d'un artiste, se dressent devant nous. On ne peut distinguer où s'arrête l'eau et où commence la forêt, car un tissu de racines énormes s'avance jusque dans le fleuve. A chaque tournant de nouveaux bras du fleuve s'ouvrent devant nous. La monotonie de ce paysage ajoute encore à sa grandeur. Chaque coin ressemble à celui qu'on vient de voir. On ferme les yeux pour les ouvrir une heure après: ce sont toujours les mêmes rives.

L'Ogooué n'est pas un fleuve, mais un enchevêtrement de grands courants d'eau. Je ne comprends pas comment le nègre qui tient le gouvernail peut trouver son chemin dans ce dédale. Il y a plus de dix ans qu'il conduit le bateau.



Le courant n'est pas très rapide dans la partie inférieure. Mais des bancs de sable et des troncs d'arbres qui nagent sous l'eau rendent la navigation dangereuse. J'évalue la marche du bateau de dix à quinze kilomètres à l'heure.

Dans l'après-midi, nous nous arrêtons à un petit village nègre devant lequel se trouvent entassées quelques centaines de bûches de bois. On avance une planche. Les nègres forment la chaîne et chargent les bûches sur le bateau dont les fourneaux se chauffent au bois.

Les cent bûches se payent quatre à cinq francs, ce qui est beaucoup, vu qu'il ne s'agit que de couper le bois à proximité.

Le capitaine reproche à l'ancien du village d'avoir fourni trop peu de bûches. Celui-ci se défend par des mots et des gestes pathétiques. Finalement, il ressort de la discussion, qu'il voudrait être payé en alcool et non en argent. Il croit que les blancs ont la „boisson de feu“ à meilleur compte que les noirs et qu'il serait de cette façon mieux rétribué. Le litre d'alcool paye deux francs d'entrée dans la colonie.

Le bateau se remet en marche. Le long du rivage nous ne rencontrons que de rares habitations d'indigènes. „Lorsque je suis venu dans le pays, il y a quinze ans“, me dit un commerçant, „les bords du fleuve à cet endroit étaient garnis de nombreux et grands villages.“ Je lui demande la raison de ce changement. Il hausse les épaules „C'est l'alcool, toujours l'alcool“ „Aux jours de paye, me dit-il, vous pourrez voir les habitants de tout un village, hommes, femmes et enfants couchés ivres-morts devant leurs cases. Ils ne soignent plus leur plantation, mais vont couper des arbres pour se procurer la funeste boisson. J'ai parcouru une grande partie de l'Afrique et je puis vous affirmer que l'alcool est le plus grand ennemi de toutes les colonies.“

Après minuit, le bateau jette l'ancre dans une baie. La douce clarté de la lune inonde un paysage féerique. A l'horizon, les éclairs d'un orage lointain. Les passagers

gagnent leurs couchettes. Vu leur grand nombre, il était impossible de les loger tous dans des cabines. Il y en a qui s'installent sur les divans de la salle à manger, sous lesquels se trouvent calés les grands sacs de la poste.

Vers cinq heures, la machine se remet en mouvement. La forêt devient encore plus grandiose que dans le bas-courant du fleuve. Nous avons franchi près de deux cents kilomètres. Voici N'Gômo qui apparaît. Nous visitons la belle station pendant que le bateau charge quelques centaines de bûches.

Vers trois heures de l'après-midi — le seize avril —, on aperçoit les collines de Lambaréné. La sirène du vapeur se fait entendre, quoique nous ayons encore plus d'une demi-heure à marcher avant d'arriver. Il s'agit de prévenir les planteurs et les négociants qui voudraient venir prendre leurs marchandises au débarcadère. Les factoreries de Lambaréné sont très disséminées.

Au moment d'aborder au rivage, nous avons une déception. Nous ne trouvons personne de la station missionnaire de Lambaréné. Le capitaine nous apprend que celle-ci est à trois quarts d'heure de pirogue du débarcadère et que ceux qui viennent nous prendre ne peuvent encore être arrivés.

Je surveille le débarquement de nos bagages; ma femme s'est abritée contre le soleil brûlant dans la maison de l'administrateur. Voici une pirogue qui arrive à toute vitesse. Elle est conduite par de petits garçons qui chantent. Je reconnais Monsieur Christol. Les petits payeurs tournent si vite autour du vapeur amarré que le missionnaire n'a que juste le temps de se jeter en arrière pour ne pas se cogner contre le gros cordage qui retient le bateau à terre. Quelques minutes après arrive une autre pirogue avec Monsieur Ellenberger. Les «grands» et les «petits» de l'école de la station avaient fait, les uns et les autres, la course et les petits étaient restés vainqueurs. Ils sont donc désignés pour conduire la dame et le docteur; les grands chargent les bagages.

Les premières minutes en pirogue ne sont pas gaies. Il s'agit de s'habituer au mouvement de ces frères embar-

cations taillées dans un seul tronc d'arbre et d'abandonner la peur de les voir chavirer à chaque instant. Les garçons cherchent à rivaliser avec le vapeur qui continue sa route vers le haut du fleuve. Dans leur ardeur, ils abordent une pirogue conduite par deux vieilles femmes.

Après une demi-heure nous quittons le grand fleuve pour nous engager dans le bras sur lequel est situé la station missionnaire. J'écoute avec ravissement les beaux chants des payeurs. Monsieur Christol m'apprend qu'ils sont si anciens que les indigènes eux-mêmes n'en comprennent plus les paroles. Voici quelques points blancs sur une colline éclairée par le soleil couchant : ce sont les maisons de la station. On traverse le courant d'eau ; les payeurs redoublent d'efforts et de chants. La pirogue file comme une flèche.

En arrivant, il s'agit d'abord de serrer bon nombre de mains noires. Madame Christol, Mademoiselle Humbert et Monsieur Kast nous guident vers la maisonnette qui couronne la plus élevée des collines. Elle est délicieusement décorée de fleurs et de branches de palmiers. Toute entière en bois, elle repose sur des pilotis en fer de cinquante centimètres de longueur ; le toit est fait de tiges de bambous et de feuilles cousues ; une veranda entoure les quatre chambrettes.

La vue est ravissante. Au pied de la colline, le courant d'eau ; la forêt tout autour ; à travers les arbres on aperçoit la nappe du grand fleuve. Dans le lointain, une chaîne de montagnes bleues. Celles-ci font partie des élévations qui bordent le grand plateau de l'Afrique centrale et occasionnent les chutes et les rapides des fleuves qui viennent se jeter dans l'Océan.

A peine avons-nous le temps de débiller le plus nécessaire que la nuit, qui ici commence invariablement à six heures et quart, fut venue. La cloche appelait les enfants de l'école à la prière du soir. Des myriades de grillons commencèrent leur symphonie et accompagnèrent le choral. Assis sur ma malle, j'écoutai cette merveilleuse musique. Voilà qu'une ombre hideuse descend le long du

mur. C'est une grande araignée que j'arrive à tuer après une chasse mouvementée.

Après le dîner chez les Christol, les enfants de l'école viennent chanter sur une mélodie suisse un texte que M. Ellenberger a composé sur l'arrivée du docteur. On nous raccompagne avec des lanternes sur le sentier qui longe la montagne.

A six heures du matin, la cloche du culte et le choral des enfants nous appellent à la nouvelle activité dans la nouvelle patrie.

Premières impressions.

Juillet 1913.

Avant notre arrivée, on avait prévenu les indigènes qu'on ne devait pas, sauf cas d'urgence, venir consulter le médecin dans les trois premières semaines de son séjour, vu qu'il avait à déballer ses caisses. Naturellement on ne se tint pas à cet avertissement. Malgré la vigilance de M. Ellenberger, qui réussit à renvoyer bon nombre de clients en surveillant le débarcadère, il y en eut une douzaine au moins chaque jour qui trouvèrent le chemin de ma maison. Je n'avais pas le courage de les laisser partir sans essayer de les aider, si difficile qu'il me fût de les soigner. Je ne possédais que les quelques médicaments que j'avais emportés dans mes malles et un petit nécessaire qui m'est cher parce que c'est le premier cadeau que j'aie reçu en vue de mon activité en Afrique. Les grands bagages ne montent pas avec le bateau qui transporte les voyageurs. Ils ne suivent que quinze jours après. Les nôtres arrivèrent vers la fin du mois et furent débarqués sur le terrain de la Mission catholique, qui est située sur le grand fleuve. Le capitaine avait refusé de les amener jusqu'à notre station, craignant les troncs d'arbres qui nagent sous l'eau et les bancs de sable de ce bras de l'Ogooué. Il fallut donc aller chercher les soixante-dix caisses en pirogue. Heureusement, Monsieur Champel et Monsieur Pelot vinrent à notre aide avec des ouvriers de N'Gomo. Une factorerie nous prêta fort aimablement une très grande pirogue, taillée dans un seul tronc d'arbre, pour transporter les plus grandes caisses et le piano. On aurait pu y charger plusieurs de ces instruments à la fois, la pirogue pouvant porter trois mille kilogrammes.

On employa trois journées pour monter toutes les caisses au haut de la colline. Tout ce qui pouvait remuer bras et jambes à la station nous vint en aide. Les garçons et les filles de l'école se distinguèrent par leur zèle.

Le déballage était plutôt ennuyeux, vu que la place pour caser ce que nous sortions de nos caisses nous fit défaut. Malgré tous les efforts, on n'avait pas réussi à monter la petite baraque en tôle qu'on m'avait destinée comme dispensaire. Je me vis donc dans la nécessité de remiser les médicaments, les instruments de chirurgie, les objets de pansement et l'alambic pour la distillation de l'eau dans l'une de nos quatre petites chambres. Et les clients commencèrent à affluer, les trois semaines étant révolues. Ils se pressaient autour des caisses ouvertes et, nous semble-t-il d'après l'inventaire fait —, ne dédaignaient pas de s'approprier tel ou tel objet.

Les premières semaines ne furent donc pas gaies. Mais comment aurait-on pu se laisser abattre dans un paysage aussi beau que celui qui nous entourait! En faisant mes pansements vers le soir, je me sentis frais et courageux malgré la fatigue et l'énervement. La vue de la forêt, du fleuve et des montagnes lointaines me calma. Fort heureusement il n'y eut pas de grands orages pendant les journées de notre déballage.

Les difficultés contre lesquelles nous avions à lutter dès le commencement, provenaient en premier lieu de la pénurie d'hommes qui pendant ces jours était devenue très sensible. La saison des pluies touchait à sa fin. Le niveau du fleuve était encore très haut, mais la baisse pouvait s'annoncer chaque jour. Pour les factoreries, il s'agissait de terminer les radeaux et de les amener aussi vite que possible des lacs et des différents courants d'eau dans le grand fleuve, pour les descendre à Cap Lopez. Chaque jour était précieux, car avec la baisse beaucoup de lacs et de bras du fleuve se trouvent coupés du courant principal par des bancs de sable. Les radeaux sont alors obligés d'attendre l'année prochaine et perdent de leur valeur parceque le bois est abîmé par les insectes. Il

était impossible à la station de concourir avec les salaires qu'offraient les traitants en bois. Elle n'avait donc pas d'ouvriers. Monsieur Kast dut couper et raboter lui-même chaque rayon qu'il nous posa; pour déplacer une caisse — et il y en avait de lourdes! — nous étions obligés de nous y atteler nous-mêmes. Je ne trouvai personne pour les déclouer et je dus passer des journées entières à ce travail.

Nos déballages terminés à peu près, nous profitâmes du passage du bateau fluvial pour nous rendre à Samkita, à soixante kilomètres en amont, où nos amis Morel nous attendaient. A notre arrivée, les contre-courants étaient tellement forts, que le capitaine ne pût accoster. Le bateau retourna au milieu du fleuve et on vint nous chercher dans une pirogue. Celle-ci chargea en même temps les marchandises pour Samkita. Le transbordement improvisé se fit d'une façon si hâtive qu'on oublia de contrôler le chargement. Au moment où nous lâchâmes les cordes qui fixaient la pirogue au grand bateau, on s'aperçut qu'elle n'émergeait de l'eau que de quelques centimètres. Il n'était plus temps de revenir en arrière; déjà le courant nous avait entraînés. Les passagers du vapeur nous suivaient des yeux avec anxiété; le capitaine fort heureusement laissa les machines en arrêt pour ne pas occasionner de vagues par le mouvement des roues. Nous franchîmes le tourbillon et après dix minutes bien émouvantes nous touchâmes terre.

J'étais allé à Samkita pour y rencontrer un ancien instituteur indigène du nom de N'zeng qu'on m'avait recommandé et que j'avais engagé d'avance comme infirmier et interprète. Mais il se trouva qu'il était allé dans son village, situé sur un des confluent du fleuve, pour régler un „palabre“. On envoya une pirogue pour le chercher, mais il ne vint pas.

Je retournai à Lambaréné d'une humeur quelque peu déprimée. Pas d'infirmier, pas d'interprète, pas de place pour caser mes médicaments et mes instruments, pas de local pour recevoir et soigner les malades! Ce



n'est pas une petite besogne de faire de la médecine en plein air sous le soleil d'Afrique ! Encore avais-je à redouter tous les jours l'orage du coucher de soleil. Dès que la tornade s'annonçait, il s'agissait de ramasser au plus vite médicaments et pansements, la pluie arrivant avec une rapidité incroyable. Je ne pouvais songer à recevoir mes clients sur ma veranda couverte, car j'avais reconnu qu'une grande partie de leurs plaies était de nature très contagieuse et très dangereuse.

Dans ma détresse, je me décidai à élever au rang de dispensaire un petit débarras en tôle qui avait servi de poulailler à Monsieur Morel, mon prédécesseur dans la maison de la colline. On me monta quelques rayons et on badigeonna le mur à la chaux. J'étais heureux. Le poulailler n'a pas de fenêtre ; le toit défectueux me force de garder le casque colonial tout le temps, même en auscultant et en percutant, pour être à l'abri des coups de soleil ; mais je n'ai plus à craindre le déchaînement de la tornade. La première fois que je pus continuer à panser mes malades tout en écoutant la pluie qui tombait, je crus rêver.

Durant ces jours là Monsieur Champel qui était venu de N'Gomo pour faire soigner une otite me rendit de grands services. Il m'aida à monter mon autoclave, ce qui me permettait de préparer enfin des pansements antiseptiques. Entre temps j'avais trouvé un interprète. Parmi mes clients, j'avais remarqué un cuisinier âgé d'une trentaine d'années, sachant très bien le français et tous les dialectes indigènes et me paraissant très débrouillard. Je lui offris de le prendre à mon service temporairement comme cuisinier et comme interprète. Vers la fin du mois de mai arriva N'zeng qui avait terminé son palabre. Mais je me gardai bien de congédier Joseph, quoiqu'il fût déjà remplacé dans le rôle de cuisinier. Je l'avais trouvé très doué pour le métier d'infirmier et de plus je m'étais rendu compte qu'il me fallait deux aides, vu l'affluence des clients.

Voici donc le service à peu près réglé. Les malades arrivent à partir de sept heures du matin et s'installent



sur des bancs et de vieilles caisses derrière ma maison. Ils reçoivent leur „numéro du jour“, d'après lequel il sont appelés à se rendre chez moi au poulailler. N'zeng sert de secrétaire et les inscrit dans le journal. Après chaque cas, je note le diagnostic et le médicament donné. En quittant, le malade reçoit un rond en carton perforé et, muni d'un fil de liane, le „numéro de journal“ qui lui indique la date à laquelle il doit revenir et qui me permet d'établir l'identité et de me renseigner sur le diagnostic et le traitement. Les clients portent leur numéro autour du cou à côté du jeton en métal qui indique qu'ils ont payé les cinq francs d'impôt au gouvernement. Je n'en ai guère trouvé qui l'aient égaré ou oublié, et je crois qu'il y en a dans le nombre qui le considèrent comme une sorte de fétiche.

Ma femme se charge de préparer les instruments pour les opérations, de m'assister, de surveiller la lessive du linge médical et de faire la comptabilité.

Joseph s'occupe de la pharmacie et de la désinfection des pansements.

La consultation commence à huit heures. Elle est précédée d'une allocution de N'zeng qui annonce le „règlement“ du docteur dans les deux langues principales, le pahouin et le galoa. En voici les différents paragraphes :

- 1) Il est défendu de cracher dans les environs de la maison du docteur.
- 2) Il est défendu de faire la conversation.
- 3) Les malades et ceux qui les accompagnent ont à apporter des vivres pour toute une journée, étant donné qu'il y en aura dans le nombre qui devront attendre jusqu'au soir avant que n'arrive leur tour.
- 4) Il est défendu de passer la nuit sur le territoire de la station sans l'autorisation du docteur. (Il était arrivé plusieurs fois, que des clients venus de loin avaient pénétré la nuit dans le dortoir des garçons de l'école, les en avaient chassés et s'y étaient installés; et les pauvres petits n'avaient

pas osé résister, ils s'étaient même abstenus de porter plainte le jour suivant.)

- 5) On doit rapporter les bouteilles, les flacons, les boîtes et les pansements.
- 6) Les plaies sont pansées les lundis et jeudis, de deux à six heures.
- 7) Le mercredi et le samedi ne sont admis que les clients que le docteur a commandés ou ceux qui sont gravement malades.
- 8) Après l'arrivée du vapeur fluvial au milieu du mois, on doit — sauf dans les cas urgents et graves — s'abstenir pendant quatre jours de venir chez le médecin, qui pendant ce temps écrit en Europe pour commander les bons médicaments. Les pansements des plaies se font comme d'ordinaire. (Le bateau du milieu du mois apporte le courrier, monte à N'djolé et retourne après trois ou quatre jours emportant les lettres pour l'Europe. Nous n'avons donc que deux ou trois fois vingt-quatre heures pour répondre aux lettres les plus pressées et mettre nos commandes au net.)

Ces commandements forment un discours d'à peu près dix minutes d'après la façon dont N'zeng les énonce dans les deux langues. Les clients accompagnent chaque paragraphe par des mouvements de tête approbatifs. Le tout se termine par l'exhortation de répéter les paroles du docteur dans tous les villages du fleuve, des lacs et dans l'intérieur.

D'après l'opinion de mes clients, toutes les maladies, si elles ne doivent être attribuées aux mauvais esprits, proviennent du „ver“. Invités à raconter l'histoire de leur état, ils s'étendent sur les faits et gestes du ver et décrivent dans des récits animés toutes ses migrations. Des jambes il est allé dans la tête; d'ici il a passé dans le cœur et dans les poumons, pour finalement se fixer dans le ventre, sa résidence de prédilection. J'administre du laudanum. Le client revient le lendemain le visage illuminé de joie pour m'annoncer qu'il a „bien couché“ (dormi)

grâce au médicament qui a chassé le ver du ventre. „Mais, ajoute-t-il, le voici qui s'est réfugié dans la tête; je le sens qui ronge ma cervelle; donne-moi vite encore une autre boisson pour l'expulser de sa retraite.“

Je perds beaucoup de temps à expliquer comment les malades doivent prendre les médicaments. L'interprète le leur répète trois ou quatre fois; on leur fait réciter la leçon; je l'inscris sur l'étiquette du flacon ou de la boîte pour que ceux de leur village qui savent lire puissent le leur rappeler: mais finalement je ne suis pas rassuré et je me demande s'ils ne videront pas le flacon d'un trait ou s'ils n'avaleront pas l'onguent pour se poudrer avec le médicament.

En moyenne, je vois trente à quarante cas par jour. Parfois il m'en arrive cinquante à soixante. En première ligne il faut citer les plaies de différentes provenances. Il s'agit de destructions du tissu, comme nous n'avons plus l'occasion de les voir en Europe, même si elles sont produites par des maladies importées par les blancs. Beaucoup d'ulcères sont occasionnés par la „chïque“. C'est une sorte de puce dont la femelle s'introduit sous le derme des extrémités pour y déposer ses œufs. L'ulcère initial est assez petit. Il devient dangereux par le fait que les chiques se logent en grand nombre dans le pied — j'en ai compté soixante chez un garçon — et que le trou creusé par la puce s'infecte par la boue. En arrivant à Lambaréné, j'ai trouvé une demi-douzaine de garçons avec des orteils gangrénés par suite de plaies de chiques. M. Ellenberger qui s'occupait des soins médicaux à donner, leur fit d'ailleurs suivre un traitement très rationnel.

Les ulcères de la lèpre sont également nombreux.

Pour arrêter le pus, les indigènes mettent sur les plaies une certaine écorce pulvérisée qui avec la sécrétion forme une sorte de pâte solide. Naturellement, l'ulcère ne fait qu'empirer.

La fièvre paludéenne avec ses suites — dilatation du foie et de la rate et douleurs rhumatismales — se rencontre très fréquemment parmi mes malades. Parfois

quelques grammes de quinine amènent en une semaine une amélioration si considérable que j'ai de la peine à reconnaître le client.

Presque tous les enfants ont la rate dilatée.

La maladie du sommeil semble faire des progrès rapides. J'en ai vu toute une série de cas. Il s'agit ordinairement d'ouvriers qui ont passé des mois à couper des arbres aux bords des lacs. En rentrant dans leur village, ils contaminent leur entourage. Où en serons-nous dans dix ans?

Il est difficile de se faire une idée des douleurs que peut occasionner la maladie du sommeil à la fin du premier et dans le second stade. „Depuis des mois“, me raconte un homme taillé en hercule, „je ne fais que pleurer chaque nuit.“ Il y a de ces malades qui sont pris comme de démence et qui cherchent à assassiner et à incendier. Le salicylate de soude, le bromure et d'autres calmants peuvent leur apporter beaucoup de soulagement. J'ai déjà entendu des remerciements saisissants.

Des cas de lèpre, j'en vois tous les jours. Je les traite par des onguents et des gouttes d'huile de chaulmoogra. On n'arrive pas à la véritable guérison. Mais le mieux est si sensible et si durable qu'il équivaut presque à la guérison. Les indigènes ont une telle peur de cette maladie qu'ils viennent souvent de très loin pour me consulter à propos d'une petite tache rouge. Dans la plupart des cas leur appréhension est malheureusement fondée.

Le nombre des maladies du cœur et du poumon m'étonne toujours à nouveau. Les cas où je trouve ces deux organes en état normal m'apparaissent déjà comme des exceptions. Les poumons tout particulièrement ont à souffrir des bronchites et des pneumonies que les indigènes prennent presque régulièrement au commencement de la saison sèche; à cette époque, en juin, les nuits sont un peu fraîches et les indigènes, privés de couvertures, grelottent dans leurs cases. Ces jours-ci je ne vois presque que des pneumonies. Si elles se compliquent de paludisme, l'issue est généralement funeste. J'avais à soigner plusieurs

de ces cas. Il s'agissait d'indigènes qui avaient coupé des arbres aux lacs et qui étaient impaludés de longue date.

J'ai pu constater que l'alcool diminue d'une façon effrayante les forces de résistance des indigènes. Si l'introduction de cette boisson n'est pas interdite bientôt, le sort de la population est décidé: elle disparaîtra.

L'éléphantiasis — la maladie qui cause les difformités des membres inférieurs — est très répandue dans ces contrées. Je vois parfois une demi-douzaine de ces cas par jour. Parfois les pieds et les jambes des indigènes ont pris un tel volume qu'ils ne peuvent presque plus les soulever.

Dans cette énumération n'oublions pas la gale. Elle fait beaucoup souffrir les noirs. J'en vois qui n'ont plus dormi depuis des semaines à cause des démangeaisons causées par le parasite. Le traitement est très simple. On envoie les clients se savonner et se baigner dans le fleuve. Ensuite ils sont badigeonnés avec de l'onguent au soufre que je prépare avec de l'huile de palme et le résidu des boîtes de sardines. Au départ chacun reçoit dans une ancienne boîte à lait une portion d'onguent pour se badigeonner encore deux fois. Le succès est surprenant. Les démangeaisons cessent dès le troisième jour.

Les indigènes ont une grande confiance dans le pouvoir de la médecine moderne. Ils s'imaginent que les médicaments des blancs doivent guérir tous les maux.

Les conditions dans lesquelles je travaillais ne me permettaient pas encore de déployer l'activité que j'aurais désirée. Je ne pouvais placer que quelques flacons de médicaments dans le poulailler. Après chaque cas, il me fallait donc retourner dans la chambre où j'avais remis mes boîtes pour chercher ce dont j'avais besoin. On se figure aisément les forces et le temps qui se perdaient ainsi inutilement.

Enfin le fleuve se mit à baisser. Mon espoir de voir le petit dispensaire terminé renaissait. Mais voici qu'on nous fit savoir qu'il était impossible de trouver les „pailles“ — les feuilles cousues — pour couvrir le

toit. Les indigènes, tous occupés à couper des arbres, n'en avaient pas fait cette année. On ne pouvait pas même se procurer les tiges de bambous qui supportent les pailles.

Au moment où je commençais à désespérer pour de bon, un commerçant blanc d'une factorerie de près de Samkita descendit vers moi pour se faire extraire une dent qui depuis des journées le faisait horriblement souffrir. Quand il apprit mes ennuis, il me promit de me faire cadeau des bambous et des pailles nécessaires, puisqu'il en avait une provision par hasard. Un radeau qu'il allait expédier à Cap Lopez devait les charger et s'arrêter à la hauteur de Lambaréné, pour que je pusse les faire chercher par une pirogue. Les jours se passèrent et je ne reçus aucune communication au sujet d'un radeau amarré en face de nous. Enfin, après dix jours, un petit billet d'un traitant que je ne connaissais pas m'apprit que le radeau avait passé devant Lambaréné dans la nuit, que les dix indigènes qui le conduisaient n'avaient pu le maîtriser et qu'ils avaient été entraînés à près de cent cinquante kilomètres en aval avant de pouvoir l'arrêter. Il m'était impossible de faire chercher mon bien à une telle distance; les ouvriers auraient été en route quinze jours et le transport nous aurait causé des frais dépassant de beaucoup la valeur des pailles. Me voici donc possesseur de bambous et de pailles grâce à une dent gâtée; et malgré cela je ne puis couvrir mon toit. J'ai cessé de me faire des idées sur l'époque où je pourrai m'installer dans le dispensaire et je prends le parti de pratiquer encore longtemps dans le poulailler.

Un nouveau souci vient s'ajouter à l'ancien: les médicaments commencent à me faire défaut. De peur de me jeter dans de trop grandes dépenses, je n'avais commandé à mon départ que des quantités moyennes. Je voulais d'abord faire mes expériences et me rendre compte des besoins sur place. Mais je n'avais pas prévu une telle affluence de malades. En juin, j'ai fait des commandes considérables. Mais il faudra trois à quatre mois avant que la livraison ne puisse se faire. Entre temps

mes provisions ont été épuisées. Je ne possède plus de quinine, plus d'antipyrine, plus de salicylate de soude, plus de bromure; il ne me reste que quelques grammes d'iodoforme, de salol et de sous gallate de bismuth. Je ne sais comment je vais faire ces semaines-ci.

Mais qu'importent ces ennuis et ces soucis passagers: même avec les faibles moyens dont je dispose je puis aider beaucoup et soulager bien des malheureux. Et si je ne pouvais que bander les plaies, cela vaudrait déjà la peine d'être sur place. Je voudrais que mes donateurs puissent voir les lundis et les jeudis — les jours de pansements — les figures heureuses des indigènes qui descendent la colline, les pieds et les mains proprement bandés, ou qu'ils puissent déchiffrer les gestes par lesquels une femme cardiaque ayant été traitée à la digitale décrit comment le cœur a cessé de «battre fort», parceque le ver a été chassé par le médicament tout en bas dans le grand orteil.

En établissant le bilan de mon activité durant ces deux mois et demi, je ne puis que dire qu'un médecin est très nécessaire sur cette place, que les indigènes viennent de plus de cent cinquante kilomètres pour le consulter et qu'il peut faire beaucoup de bien avec des moyens relativement modestes.

La misère est grande. «Chez nous tout le monde est malade», me disait un jeune homme ces jours-ci. «Ce pays dévore ses habitants» remarque un vieux chef. Il aurait pu ajouter . . . «depuis la venue des blancs . . .» Car ce sont les maladies que ceux-ci ont apportées et l'alcool dont ils inondent le pays qui ruinent la population. Même la lèpre et la puce chique ont été importées. Cette dernière était inconnue en Afrique avant 1872.

Que ces premières nouvelles à mes donateurs et amis leur donnent la ferme conviction qu'ils collaborent à une œuvre très nécessaire et en même temps leur apportent un faible écho de la reconnaissance des plus pauvres d'entre les pauvres.

A. Schweitzer.

Notes et explications.

- 1° Je tiens à préciser mes rapports avec la Société des Missions évangéliques de Paris (102, boulevard Arago). Je suis son hôte. Elle me donne une maisonnette avec cuisine et des cases pour mes boys et infirmiers. De plus, elle me construit une baraque en tôle où se feront mes consultations. Je pourrai y installer une petite salle d'opération et y loger un ou deux malades. Les commissionnaires et les expéditeurs de la Maison des Missions ont la bonté de s'occuper de mes achats et envois avec le désintéressement dont ils font bénéficier cette société.

De mon côté, je m'engage à soigner gratuitement le personnel blanc et noir des stations missionnaires sur l'Ogooué.

Ce traité est conclu préalablement pour deux ans.

Le caractère humanitaire, interconfessionnel et international de mon œuvre n'en est pas touché. Je reçois, je soigne et je loge les malades sans m'occuper de leur confession et de leur nationalité.

Ceux qui connaissent la situation en Afrique sont à même de se rendre compte que l'œuvre médicale serait impossible ici, si elle ne pouvait jouir de l'hospitalité d'une société organisée disposant de terres, d'habitations et d'ouvriers. Je ne reçois aucune subvention en argent de la Mission de Paris.

La Mission de Paris a rempli ses engagements dans la plus large mesure. Ses représentants dans la station de Lambaréné, Messieurs Ellenberger, Christol, Kast et Ottmann, ont été vis-à-vis de nous d'une bonté et d'une prévenance que nous ne saurions assez louer. Nous en étions émus et touchés plus d'une fois. Sous le soleil ardent, Monsieur Ellenberger, alors qu'il était impossible de trouver les journaliers nécessaires, a de ses propres mains terminé les travaux de terrassement pour la baraque en tôle.

- 2° Les moyens pour soutenir l'œuvre médicale de Lambaréné proviennent uniquement des dons que les amis et connaissances de nationalités et de confessions diverses veulent bien me remettre. Je les remercie de cœur non seulement de ce qu'ils m'aident, mais aussi de ce qu'ils s'unissent à une œuvre sans tenir compte des différences qui, de nos jours, hélas ! jouent un rôle si prédominant.

Ils permettent qu'une entreprise qui est pensée humanitaire, internationale et interconfessionnelle, ce qui veut dire « religieuse » dans le sens le plus large et le plus profond du mot, soit réalisée ainsi qu'elle fut imaginée.

- 30 Un petit comité se composant de quelques amis strasbourgeois veut bien se charger des comptes et de toutes les questions administratives. Son secrétaire est Madame Annie Fischer, Strasbourg, 15, rue St-Thomas.
- 40 Les dons qui me sont destinés seront reçus à Paris par Madame Paul Harth (29, boulevard de Courcelles), Madame Théodore Harth (29, boulevard de Courcelles), Madame Albert Hartmann (55, rue Pierre Charron), Madame Daniel Herrmann (9^{bis}, rue Méchain), Madame Hélène Herrenschmidt (6, rue Daubigny), Mademoiselle de Loÿs-Chandieu (53, avenue Montaigne), Madame Gontrand Léo (9, rue Le Tasse), Mademoiselle Suzanne de Langenhagen (40^{bis}, rue Cardinet), Madame Alfred Pacquement (80, boulevard Malesherbes), Madame Théodore Reinach (9, rue Hamelin), Madame Seligmann-Lui (78, avenue Mozart, Passy), Mademoiselle Marie-Louise Schweitzer (80, boulevard Malesherbes).

Au Havre se chargeront de recevoir les dons : Monsieur Charles Bost (7, rue Montesquieu), Madame De La Roche (51, rue Félix Faure), Madame Røederer (53, rue Félix Faure), Madame Emile Røederer (77, rue de Montévilliers), Madame Sigaudy (53, boulevard de Strasbourg).

La maison Théodore Harth & Cie (50, rue de Paradis, Paris) s'est offerte aimablement à servir de banque à l'œuvre et à faire parvenir les différentes sommes à mon avoir. Les personnes citées ci-dessus transmettent les dons à cette maison. On peut aussi les lui faire parvenir directement.

A Mulhouse, Madame Gaston Frey-Chambaud (13, Route du chemin de fer) se charge de recevoir les dons et de les transmettre à Madame Annie Fischer (15, rue St-Thomas, Strasbourg). A Colmar, c'est ma sœur, Madame Jules Ehretsmann (1, rue St-Martin), qui me sert d'intermédiaire.

Il est impossible qu'on m'envoie des dons à Lambaréné par mandat de poste ; l'agent des postes n'est pas autorisé à faire des paiements.

- 50 Si des donateurs préfèrent garder l'anonymat pour l'envoi de leur subvention, je les prie, si toutefois cela ne leur est pas désagréable, de me faire connaître leur nom, pour que je ne sois pas privé de la joie de leur dire merci.
- 60 La Maison Ray-Braga-Gross (Paris, 38, rue d'Hauteville) me fait parvenir tous les effets et paquets qu'on voudra lui remettre ou envoyer pour moi. On n'aura qu'à les accompagner d'un mot indiquant leur destination et à y joindre une liste du contenu.

En Alsace, Madame Annie Fischer (15, rue St-Thomas, Strasbourg) reçoit les envois pour les diriger sur Lambaréné.

- 7^o Les personnes citées ci-dessus sont en état de donner sur l'œuvre médicale de Lambaréné tous les renseignements qu'on voudra bien leur demander.
- 8^o J'accepte avec reconnaissance le moindre morceau de vieux linge quelque troué et usé qu'il soit. Les vieux draps de lits, les taies d'oreillers, les essuie-mains, les serviettes, les chemises, les manteaux et serviettes de bains, les mouchoirs, les flanelles, les vieilles couvertures et les vieux bas et caleçons représentent une richesse pour moi. Je ne puis assez m'en procurer. Les lundis et les jeudis il y a souvent près de cent bandes qui sortent de ma maison. Un tiers à peine peut encore servir dans la suite. Une partie ne revient plus, puisqu'elle est emportée par les clients dans la forêt vierge à des journées de pirogue. D'autres bandes me sont rendues dans un état tel, que je ne puis plus m'en servir malgré la désinfection et des nettoyages répétés. De plus ce vieux linge ordinairement ne supporte guère plus de deux ou trois lessives. Je prie tous ceux qui comprennent ce que cela veut dire de trouver des pansements pour des centaines de plaies, de vouloir ramasser tout le vieux linge qu'ils pourront découvrir chez eux et chez leurs amis, pour me le faire parvenir par Messieurs Ray-Bragagross (38, rue d'Hauteville, Paris) ou par Madame Annie Fischer (15, rue St-Thomas, Strasbourg).
- 9^o Pour que les lettres m'arrivent sans retard, je prie de mettre l'adresse que voici: Lambaréné. (Gabon français. Ogooué). Via Bordeaux-Cap Lopez. Afrique équatoriale. Il n'y a qu'un courrier toutes les quatre semaines; il quitte Bordeaux le vingt-quatre du mois et m'arrive vers le quinze du mois suivant. Mes lettres partent vers le vingt et arrivent vers le quinze. Les envois par petite vitesse mettent à peu près deux mois.
- 10^o Je me propose de rendre compte à mes chers donateurs tous les trois mois et de leur dire le bien qu'ils ont fait parmi les pauvres de cette terre équatoriale. Dans le cas où un donateur serait oublié sur la liste dressée pour l'envoi des comptes-rendus, je le prie de m'excuser et de me signaler l'omission. En l'établissant j'ai été continuellement dérangé par des malades et j'ai dû l'expédier sans avoir le temps de bien la vérifier.

Juillet 1913.

ALBERT SCHWEITZER.

